La Défense de Wissembourg pages 1-11- Extrait de Récits de guerre, combats de l'armée du Rhin (1870) – Auteur : Louis Yvert (18..-19..) publiciste militaire – Editeur : Paris – Librairie de Firmin-Didot et Cie imprimeurs de l'institut – 1893 è Sources : gallica.bnf.fr/BnF – droits : domaine public – saisie 2023

LA DÉFENSE DE WISSEMBOURG

PAR LE 2e BATAILLON DU 74e DE LIGNE

(4 août 1870)

Midi sonne à l'horloge de l'hôtel de ville de Wissembourg. C'est la dernière heure française qui tinte dans la petite cité alsacienne, et les notes vibrantes qui s'échappent à ce sombre instant de la défaite semblent, mêlées au bruit de la canonnade et de la mousqueterie, retentir lugubres comme celles d'un glas funèbre.

La vaillante division **Abel DOUAY,** dont le chef vient d'être tué, se replie, écrasée par les masses sans cesse grossissantes des bataillons bavarois et prussiens. 5,000 Français luttent désespérément contre plus de 30,000 Allemands depuis sept heures du matin, sans avoir perdu un pouce de terrain, ni cédé une ligne de leurs positions. Mais les forces humaines ont des limites : sans soutien, sans réserve, sans appui d'aucune sorte, noyés sous les flots allemands, nos soldats se résignent à la retraite, épuisés, exténués, et après avoir brûlé leurs dernières cartouches.

C'est alors que les Bavarois, qui avaient tenté, quelques heures auparavant, d'enlever de vive force la petite place de Wissembourg, dont la défense avait été confiée au 2e bataillon du 74e (commandant Liaud) et qui avaient été vigoureusement repoussés, voyant nos lignes de tirailleurs qui, jusque-là, les avaient tenus en respect, abandonner successivement les abords de la ville, se décidaient à prendre l'offensive.

La situation, du reste, pour la poignée de défenseurs de la place, semblait devenir de plus en plus critique, car vers midi, la ligne de turcos du bataillon de **LAMMERZ**, qui combattait encore en avant des remparts, se repliait, à bout de munitions, disparaissant sur la gauche. En même temps, le bruit du canon de la division française, qu'on entendait, quelques instants auparavant, très distinctement et à brefs intervalles, allait s'affaiblissant, et aucun ordre, aucun secours ne parvenait au bataillon laissé dans Wissembourg. Un calme lourd et plat, ce calme qui précède les tempête», s'étendait dans la plaine où, de part et d'autre, paraissaient s'éteindre la fusillade et la canonnade.
En ville, on était inquiet ; habitants et soldats couraient de tous côtés aux nouvelles, ou montaient aux remparts pour mieux distinguer les mouvements des combattants, et de minute en minute, tous acquéraient la triste certitude de la retraite de nos troupes. En effet, vers midi et demi, les ennemis reparaissent, cette fois plus nombreux que jamais. Deux divisions entières de l'armée bavaroise couronnent les hauteurs, et l'attaque contre la petite place alsacienne recommence avec plus de fureur, plus de sauvagerie. Les obus tombent avec un fracas épouvantable sur la malheureuse ville, enfonçant les toitures, renversant les murailles, et finissent par faire brèche dans les vieilles fortifications de Vauban.
Le commandant **LIAUD**, comprenant qu'il lui est impossible, avec les faibles forces dont il dispose, de se défendre efficacement dans Wissembourg, songe à évacuer cette souricière et à se retirer par la route de Bitche. A cet effet, il rassemble son bataillon, sac au dos, avec les voitures de bagages, sur la place de l'hôtel de ville et ordonne le départ. La petite colonne se dirige alors vers la porte de Bitche. On marche d'un pas rapide et pressé, car il s'agit d'échapper à l'investissement, et la route qu'on va prendre semble être encore la moins menacée. On arrive à la porte, dont le pont-

levis s'abaisse, mais tout à coup, et comme par enchantement, les hauteurs, qui dominent cette porte à la distance de 3 ou 400 mètres, se couvrent subitement de fantassins à tunique bleu de ciel, coiffés du casque à chenille noire, et dès qu'apparaît la tête de la petite colonne française, une terrible salve de mousqueterie l'accueille.

A cette meurtrière réception, nos compagnies se jettent aussitôt à droite et à gauche dans le chemin de ronde et les ruelles environnantes. Le dernier espoir de sortir de la ville est évanoui, car l'ennemi tient toutes les issues. Il ne s'agit donc plus pour nos braves du 74e que de faire leur devoir le mieux possible et de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Sans perdre de temps, le commandant **LIAUD** envoie deux compagnies garder la porte de Haguenau, deux autres à celle de Landau ; les deux dernières doivent rester à la porte de Bitche.

Au moment où ces différents ordres commencent à s'exécuter, on apprend que les Bavarois viennent de faire irruption en ville par la porte de Haguenau, grâce à des habitants affidés aux Allemands qui ont fait abaisser le pont-levis, dès qu'ils ont vu les Français se préparer à quitter la place. Les 1re et 3e compagnies s'engagent aussitôt, au pas de course, dans les ruelles conduisant à cette porte, et, au détour de l'une d'elles, se rencontrent subitement face à face avec des éclaireurs ennemis, qui s'avancent lentement, l'arme haute.

« En avant ! le 74e ! » s'écrie d'une voix tonnante le capitaine **LAUNAY-ONFREY,** de la 1re compagnie, en s'élançant, le sabre haut. Ses soldats le suivent, la baïonnette en avant et chargent avec entrain les Bavarois. Une terrible fusillade les reçoit, et plusieurs tombent, tués ou blessés ; parmi ces derniers, le capitaine **LAUNAY-ONFREY** qui, malgré sa blessure, se relève rapidement et crie : « En avant ! mes enfants ! à la baïonnette ! » Nos fantassins se ruent de nouveau avec une sauvage fureur sur les fantassins allemands qui, après une courte résistance, tourbillonnent sur eux-mêmes et sont refoulés, la baïonnette en avant, jusqu'au delà de la porte de Haguenau, semant les rues de tués et de blessés.

Malheureusement, nos soldats luttent dans la proportion d'un contre dix, et des masses profondes, s'avançant de tous côtés, les obligent à rentrer en ville, serrés de très près par l'ennemi, qui va franchir derrière eux le pont-levis. Le commandant **LIAUD**, que cet engagement avait attiré de ce côté, aperçoit le danger : « Aux chaînes ! s'écrie-t-il, aux chaînes ! » Les compagnies ramenées se retournent et s'élancent au pas de course ; une poignée de braves se suspendent aux chaînes à travers un redoutable ouragan de fer, et, en moins d'une minute, le pont est relevé, et les projectiles bavarois s'aplatissent, inoffensifs, contre les lourds madriers. Le capitaine **DAUBAS**, de la 3e compagnie, prend alors le commandement de la petite troupe et organise la défense. Nos soldats ouvrent le feu avec le plus grand calme, ménageant leurs cartouches, et ne tirant qu'à coup sûr. A la porte de Bitche, où se dirige ensuite le commandant **LIAUD**, la défense est également solide, et les Bavarois, contenus, ne peuvent avancer d'une ligne. Mais, à la porte de Landau, où devaient également se rendre deux compagnies, l'ordre n'a pas reçu d'exécution, par suite d'une erreur de direction, et le pont-levis, comme à la porte de Haguenau, a été abaissé par des habitants, pressés de voir finir cette lutte inégale et sanglante. Averti de ce funeste contre-temps, le commandant du 74e envoie aussitôt le capitaine-adjudant-major **BERTRAND** et le lieutenant **AUBARBIER**, avec une section, pour relever le pont-levis et parer à la défense de ce côté. Ces deux officiers se précipitent au plus vite sur le point menacé ; mais, au moment où il donnait cet ordre, le brave **LIAUD** tombait, frappé d'une balle à la jambe, et devait se rendre à l'ambulance.

Le capitaine **BERTRAND** prend alors le commandement du bataillon et continue vivement sa marche vers la porte de Landau ; arrivé sur la grande place, il se heurte à une forte colonne ennemie, qui vient de pénétrer en ville. Après avoir essuyé quelques coups de feu, le capitaine se rejette, avec la poignée d'hommes qui l'accompagne, dans des rues latérales, où il rencontre de nouveaux ennemis. Le combat alors s'engage, terrible, acharné ; les escaliers, les chambres, les

corridors s'emplissent de fumée, car on lutte partout et partout nos admirables soldats sont un contre cinq. Cependant, le vaillant capitaine **BERTRAND** parvient à rallier sa section à travers cette nuée d'ennemis, gagne le chemin de ronde et arrive, après mille dangers, à la porte de Bitche, où il retrouve les deux compagnies qui la défendent, augmentées des deux compagnies destinées à la garde de la porte de Landau, et qui se sont égarées en chemin.

La situation est critique : la plus grande partie de la garnison est acculée à la porte de Bitche, presque sans munitions et n'ayant devant elle que des rues tortueuses, qui ne laissent aucun champ de tir. Les Bavarois continuent à entrer en ville, par colonnes serrées. Les deux compagnies laissées à la porte de Haguenau sont coupées de leurs communications avec les quatre autres. Les incendies dévorent la cité ; les rues sont littéralement pavées de boulets et d'obus.

Dans cet état de choses, le capitaine **BERTRAND** réunit les soldats qui ont encore quelques cartouches et les place, par petits groupes, dans les maisons situées aux angles des rues d'où doit déboucher l'ennemi ; et résolu, prêt à mourir, il attend le choc inévitable.

Dans cet intervalle, le Conseil municipal, réuni à l'hôtel de ville, a entamé des négociations avec, les Allemands, et force est aux braves du 74^{e} de se soumettre aux clauses de la capitulation, traitée par les autorités civiles avec le général bavarois **BOTHMER**. Il n'y a plus d'ailleurs d'illusion à se faire : la division française est en pleine retraite, la ville est bondée d'ennemis, toutes les cartouches des héroïques soldats du 74^{e} sont brûlées et la population, éparse dans les rues, demande à grands cris la cessation de la lutte.

Les officiers, réunis autour de leur commandant, reconnaissent enfin qu'il n'y a plus qu'à se soumettre devant les cruelles exigences d'une telle situation : ils ont sauvé l'honneur militaire et résisté pendant plus d'une heure avec 400 hommes à plus de 10,000 Bavarois. Aussi, le général **BOTHMER**, désireux de rendre un suprême hommage à leur bravoure, décide-t-il qu'ils seront faits prisonniers sur parole et qu'ils conserveront leurs armes.

Les pertes de ce brave bataillon étaient relativement faibles en comparaison de celles infligées à leurs adversaires. Trois officiers étaient blessés, MM. **LIAUD**, chef de bataillon, **LAUNAY-ONFREY,** capitaine, qui succomba quelques jours plus tard à ses blessures, et **PETIT**, lieutenant ; 49 sous-officiers et soldats tués ou blessés. Quant aux Bavarois, ils accusèrent, pour cette seule attaque de Wissembourg, 20 officiers tués et blessés et 360 sous-officiers et soldats, c'est-à-dire à peu près l'effectif total du bataillon français qui leur avait résisté.

****